

Mais, dans l'antichambre, la camériste, tout en aidant Maurice à mettre son paletot, lui dit soudainement.

— J'espère que vous ne rentrerez pas trop tard, ce soir, monsieur Maurice.

— Qu'est-ce que c'est, Suzanne ? — repartit le jeune homme sans se fâcher, mais avec un peu d'impatience — Je rentrerai à l'heure qu'il me plaira.

Et, tout en descendant l'escalier devant Amédée :

— Ma parole d'honneur ! — dit-il en riant, — elle me fera bientôt des scènes de jalousie en public.

— Comment ! — s'écria Amédée, heureux que son compagnon ne le vît pas rougir.

— Eh bien, oui !... N'est-elle pas gentille ?... Ah ! je l'avoue, Violette, je n'ai pas, comme toi, la naïveté de la fleur dont tu portes le nom... faut t'y résigner, tu as pour ami un affreux mauvais sujet... Au reste, sois satisfait... Je suis résolu à ne pas scandaliser davantage le toit familial. J'en ai fini avec cette effronterie, qui a commencé le feu, il faut bien le dire, et qui m'a attaqué la première... Maintenant, je suis occupé à leurs... Et, puisque nous sommes dehors et que voici une voiture... Ohé ! cocher... Tu vas me permettre de te dire adieu. Il n'est que dix heures un quart. A demain, Violette.

Amédée rentra chez lui fort troublé. Ainsi, son ami était un libertin. Mais il l'excusait déjà. Ne l'avait-il pas vu tout à l'heure, si charmant pour sa mère, si respectueux devant les trois jeunes filles ? Maurice se laissait emporter par la fougue de la jeunesse, voilà tout. Soyons franc. Cette nuit là, Amédée rêva de la jolie soubrette au soupçon de moustaches.

Le lendemain, quand Amédée fit sa visite quotidienne chez les Gérard, il ne fut question que de la soirée de la veille. Amédée en parla avec l'éloquence d'un jeune homme qui a vu servir des rince-bouche au dessert pour la première fois. Louise, tout en mettant son chapeau et en prenant son rouleau de musique, — elle donnait maintenant des leçons de piano dans des pensionnats, — s'intéressa au deuil et à l'imposante beauté de Mme Rogier ; maman Gérard eût aimé à savoir comment se confectionnait l'aspic de volaille ; le vieux graveur, resté très chauvin, écouta avec plaisir les anecdotes militaires du colonel ; enfin la petite Maria exigea une description exacte de la toilette des trois demoiselles Lantz et fit une moue dédaigneuse.

— Voyons ! Amédée, — dit brusquement la jeune fille en se regardant dans la glace du salon-atelier, toute piquetée de taches de mouches, — répondez-moi franchement... Ces demoiselles... sont-elles mieux que moi ?

— Voyez-vous la coquette ? — s'écria, en éclatant de rire, le père Gérard, sans lever le nez de dessus sa planche. — Est-ce qu'on fait des questions comme ça, mademoiselle ?

Ce fut une gaieté générale. Mais Amédée avait rougi sans savoir pourquoi. Oh ! non, par exemple, les trois demoiselles Lantz, avec leurs jupes en gâteau de Savoie et leurs corsages en nougat, n'étaient pas jolies comme la petite Maria, si fraîche dans sa simple robe brune. Quel épanouissement, et comme elle embellissait de jour en jour ! Il semblait à Amédée qu'il ne l'avait jamais vue avant cette minute-là. Où avait elle pris cette taille souple et ronde, cette masse de cheveux fauves qu'elle tordait en une seule grosse nattes sur le sommet de sa tête, et ce teint d'aurore, et cette bouche et ces yeux qui souriaient avec la naïveté tendre des jeunes fleurs ?

Maman Gérard, qui, tout en riant comme les autres, avait un peu grondé sa fille de son accès de vanité féminine, reparla de Maurice Roger, pour changer la conversation.

Amédée ne tarissait pas d'éloges sur le compte de son ami. Il raconta comment, par tendresse pour sa mère, Maurice résistait aux bouillonnements du sang militaire qui brûlait en lui. Et puis, c'était la grâce même. A dix-huit ans, il faisait les honneurs de son salon et de table avec les façons d'un grand seigneur.

Maria écoutait avec attention.

— Vous nous avez promis de nous l'amener, Amédée, — dit l'enfant gâtée d'un air sérieux. — Je voudrais bien le voir une fois.

Amédée renouvela sa promesse ; mais, en allant au lycée pour la classe de l'après-midi, il se rappela l'incident de la jolie servante, le nom de sa jeune fille, prononcé par Maurice, et, pris de scrupule, il se demanda s'il devait faire connaître son ami aux demoiselles Gérard. Cette pensée l'inquiéta d'abord en l'attristant ; puis il se trouva ridicule. Maurice n'était-il pas un jeune homme plein de cœur et très bien élevé ? Ne l'avait-il pas vu se tenir avec tant de réserve et de tact auprès des filles du colonel Lantz ?

Quelques jours après, Maurice lui ayant rappelé la visite promise aux Gérard, Amédée le présenta chez ses vieux amis.

Louise ne se trouvait pas à la maison. Depuis quelque temps, elle courait beaucoup le cachet, pour augmenter les ressources de la famille ; car le graveur, toujours plus congestionné et forcé de changer, tous les ans, le numéro de ses lunettes, ne pouvait plus travailler autant qu'autrefois.

Mais le gracieux jeune homme fit la conquête du reste de la famille par son élégante bonhomie et par ses manières cordiales et naturelles. Respectueux et simple avec la maman Gérard, qu'il intimidait un peu, il fit à peine attention à Maria et ne parut pas s'apercevoir qu'il excitait au plus haut point sa curiosité. Au père Gérard il demanda modestement conseil sur son projet de faire de la peinture, s'amusa des bibelots du logis, distingua d'instinct les plus belles gravures, les toiles de quelque prix. Le bonhomme fut enchanté de Maurice. S'empresant à lui montrer son musée intime, il en oublia sa pipe — il fumait à présent des Garibaldi — et lui fit hommage de sa dernière planche, où l'on voyait — c'était une fatalité, décidément, qui poursuivait le vieux républicain ! — l'empereur Napoléon III à Magenta, impassible sur son cheval, au centre d'un carré de grenadiers fauchés par la mitraille.

La visite de Maurice fut courte, et comme Amédée, qui, depuis quelques jours, avait pensé très souvent à la petite Maria, demandait à son ami, en le reconduisant un bout de chemin :

— Comment l'as-tu trouvée ?

Maurice répondit simplement : — Délicieuse ! — et changea de conversation.

VI

Un moment solennel approche pour les deux amis : ils vont passer leur baccalauréat ès-lettres.

Les jours où M. Violette, — au ministère, on l'appelle maintenant le père Violette, tant il est vieilli et écroulé, — les jours où M. Violette ne s'est pas trop "consolé" dans le petit café de la rue du Four et où il est moins morne et moins silencieux que d'habitude, il dit à son fils, après le potage :

— Vois-tu, Amédée, je ne serai tranquille que lorsque tu seras reçu bachelier. On a beau dire. Cela mène à tout.

A tout, en effet. Il y a même un camarade de collège de M. Violette, reçu avec une grêle de boules blanches, qui après avoir été successivement maître d'études, journaliste, coulisier, pensionnaire à Mazas, marchand d'hommes et directeur d'une arène athlétique, — il citait Homère dans ses boniments, — ouvre, à présent, les portières devant l'Ambigu, et attend la soupe à la porte des casernes en tenant à la main une vieille boîte de thon mariné.

Que M. Violette se rassure ! Son fils se présente au "bachot" le même jour que son ami Maurice, et tous les deux sont reçus honorablement. Un petit vieux à tête de macaque — l'examinateur scientifique — a bien fait patauger Amédée à propos de l'azote, mais le candidat est reçu tout de même. Il peut prétendre à tout, aujourd'hui. A tout, vous entendez bien.

A quoi, d'abord, si on y réfléchit, pourtant ? — Et M. Violette y réfléchit, quand il n'a pas encore fait sa station rue du Four. A quoi Amédée peut-il bien prétendre ? A pas grand'chose.

Sans doute, il pourrait entrer au ministère comme auxiliaire. Cent vingt-cinq francs par mois, et la gratification. Eh ! ce ne serait pas trop mal, pour débiter.